

Un ami

Gilles Archambault

Volume 28, numéro 2 (164), avril 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31029ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Archambault, G. (1986). Un ami. *Liberté*, 28(2), 92–93.

GILLES ARCHAMBAULT

UN AMI

Lorsque j'ai appris sa mort, un matin d'été, je n'ai rien ressenti. A celui qui me communiquait au téléphone la nouvelle, je n'ai su poser que des questions indifférentes. Quelques minutes plus tard, j'ai pleuré.

Réfugié dans la salle de travail où je suis actuellement, j'ai songé à ce que j'aurais pu lui dire pendant qu'il en était encore temps. Des choses sans grande importance. Ce sont souvent celles que l'on veut entendre. Evoquer des souvenirs de l'époque où nous avons été jeunes tous les deux, le remercier une fois de plus d'une délicatesse, parler. Etre sobre puisque de toute manière mon ami n'aimait pas les épanchements.

Les rayonnages de ma bibliothèque contiennent des livres que je n'aurais pas lus sans lui. Tout se passe comme si en mourant il avait apporté à sa suite bon nombre d'entre eux. A qui pourrai-je raconter ces plaisirs de lectures-là?

L'amitié, je ne sais pas très bien ce que veut dire ce mot. Pendant trente ans, j'ai pu compter sur quelqu'un, c'est la seule évidence dont je ne puisse douter. Un ami bien particulier sans aucun doute et qui me tenait pour tel. Plus les années s'ajoutaient aux années, plus s'accroissaient nos différences. J'étais marié, il était célibataire. Vivant seul, il était couvert d'amis; la présence d'une compagne me dispensait des réunions trop fréquentées. Il n'écrivait pas depuis longtemps, je publiais avec régularité.

Il se moquait de ce qu'il appelait mon sens du malheur, sentant chez moi une certaine complaisance dans la morbidité. Il prétendait ne pas connaître l'angoisse et j'ai été assez naïf pour le croire lorsqu'il affirmait s'accommoder de tout. Pendant longtemps j'ai cru qu'il avait bantri les passions de sa vie ou pire, qu'il ne les éprouvait que peu. A un ami on ne prête que des occupations quotidiennes. On ne l'imagine pas dire «je t'aime», on ne croit pas possible qu'il se désespère de ne pas être aimé ou qu'il perde la tête pour quelqu'un.

Depuis trois ou quatre ans, je m'étais fait plus rare. L'ami qui m'avait toujours fasciné par son humour, sa vivacité intellectuelle m'ennuyait parfois. Un peu de la magie initiale était disparue. Il ne voyageait plus, avait des lectures qui n'avaient pas l'exigence de nos premières découvertes. J'ai dans mes cartons deux lettres dans lesquelles il se plaint de mon indifférence. Parfois je les relis pour m'accuser ainsi que je n'ai jamais cessé de le faire depuis l'enfance. Comme s'il pouvait m'excuser un peu de mes silences.

Les jours ont passé. J'entends toujours le ton de sa voix. Les derniers mois, elle s'était affaiblie. Comment n'ai-je pas compris que cet homme allait mourir? Tous les signes de la mort étaient présents en lui. Il m'aurait été facile de lui téléphoner brièvement, de jeter quelques mots sur une carte.

J'ai été distant. Il y a un an peut-être, au restaurant, nous avons parlé de notre fidélité. Quand même, disions-nous, toutes ces années à ne jamais rompre les amarres. Nous avons changé, certes, mais nous étions toujours face à face. Je sais que nous étions émus et me souviens de son sourire. Nous sommes vieux, mon cher, disait-il.